

Marcel raconte - Janvier 1911 – 14 heures – Grattery (Haute Saône).

Elle est allongée dans le cercueil posé à même le sol. Morte semble-t-il, mais ses yeux sont restés ouverts. On a voulu les fermer mais ils s'ouvrent à nouveau. Finalement on a renoncé. Elle est morte à sa façon, la Noémie. Elle n'a jamais rien fait comme les autres. C'est gênant ces yeux noirs et vides enfoncés dans leurs orbites. Ils fixent les poutres noires du plafond où il n'y a rien.

Elle est recouverte d'un tissu violet foncé. On dirait une robe posée sur elle. C'est tout ce que l'on a trouvé pour cacher son grand corps qui remplit tout le cercueil. C'est qu'elle était forte la Noémie avec, à près de 70 ans, de belles rondeurs. C'est, paraît-il, tout ce que l'on a trouvé pour la couvrir, toute nue qu'elle était quand on l'a trouvée dans le cercueil avec seulement une petite culotte et une grande serviette blanche pour couvrir son ventre et ses gros seins. De son vivant, été comme hiver, elle portait un froc verdâtre sous une longue blouse grise. Ça, c'est bon pour les champs mais pour le cimetière comme pour l'église, à la campagne comme à la ville, les frocs c'est pour les hommes, les femmes doivent être en robe et chapeautés. Elle n'a jamais rien fait comme les autres, la Noémie.

Cette espèce de robe est bien trop courte pour elle. On voit d'un côté sa tête bien droite avec de longs cheveux cendrés et défaits, et de l'autre ses chevilles et ses pieds nus, très blancs, les orteils bien

rassemblés, bien propres. Pas de chaussures ni de bas. Sur les côtés on voit ses mains tachées de points de rousseur. On a bien essayé de les croiser pour la prière comme le veut le curé. Rien à faire, c'est comme pour les yeux, elle ne veut pas. On ne l'a pas vu souvent à la messe, la Noémie. Ses doigts sont longs, fins et blancs, les ongles propres, on dirait des doigts de pianiste. Elle n'avait pas de piano, ni de violon, ni rien pour la musique, enfin peut-être, avec elle tout était possible. C'est vrai qu'elle portait souvent des gants. On trouvait cela curieux pour une paysanne. On s'en moquait même. Paysanne ? Sur l'acte de décès, il est marqué « Propriétaire ». Elle avait des champs, la Noémie, même qu'ils sont depuis longtemps loués au Joseph à la ferme de Vauchoux. Qu'est que ça va devenir maintenant qu'elle est morte ?

Il y a ici des gens du village. Grattery est à dix kilomètres de Vesoul. On la connaissait tous la Noémie, enfin un peu seulement. Si c'était une belle femme, elle ne causait pas, même qu'on n'aimait pas trop ça et qu'on la craignait un peu. Mais quoi ? Quand au village quelqu'un meurt, on va le visiter. Ce n'est pas de la curiosité ni de la politesse, c'est ainsi. Alors beaucoup sont venus, surtout les femmes. Elles sont là à se rassasier du spectacle de la morte. Elles pouvaient enfin l'approcher. Elle ne pouvait plus leur échapper. Et puis elles n'étaient jamais entrées chez elle, alors elles voulaient aussi voir comment c'était dedans. Elles n'ont pas été déçues ! Il n'y a rien chez la Noémie, c'est vide, pas de meubles, rien sauf le cercueil.

Cet après-midi, il y aura l'église, pas sûr d'ailleurs, puis l'enterrement au cimetière et puis le repas. C'est la tradition pour donner du courage à ceux qui restent vivants. Qui va préparer le repas ? Elle n'avait pas de famille chez elle, la Noémie, pas de mari, pas d'enfant, pas de parent. Elle était seule avec sa bonne. La bonne ? Elle n'est pas même là. Elle est où, la bonne ? Elle s'appelait comment ? Ah oui, Simone, une grande tige toute sèche. On disait même que Noémie et Simone ... eh bien ... elles vivaient ensemble ... très ensemble ... enfin on se sait pas, ce sont des rumeurs méchantes. On n'aime pas ces histoires-là au village. C'est vrai on ne l'a jamais vu avec un homme la Noémie, la Simone non plus ... enfin, c'était leur affaire. Mais ça va être où le repas ? Pas ici, au café peut-être ou alors chez ses parents du côté de sa mère. Ils sont du village voisin, à Charmoille.

D'ailleurs, ils sont là, l'Albert, la Berthe et la Denise, tous des Brochard. Ils ne se voyaient plus avec la Noémie, en tout cas pas souvent. Il paraît qu'ils étaient fâchés. Pourquoi ? Par contre il n'y a personne de chez de son père, les Roiron, enfin personne pour le moment. Maintenant qu'elle est morte c'est son frère Charles qui devrait hériter. Elle n'a pas d'enfant. Le Charles, il pourrait tout de même être là. Peut-être qu'il est mort aussi et qu'on le sait même pas. Il était plus vieux qu'elle, trois ou quatre ans. Ils s'aimaient pas non plus ces deux-là. Elle n'aimait personne la Noémie.

Ah du temps des parents Roiron, ça ne se serait pas passé comme ça. C'est qu'ils tenaient leur rang et la ferme et leur monde, le Claude et la Marguerite, une belle ferme avec au moins 10 vaches, des Montbéliardes, et du grain et aussi des bois du côté de Port sur Saône et un ouvrier permanent et deux saisonniers aux moissons. Ah, ils avaient des sous, les Roiron. Ils avaient su gérer la ferme héritée du père de Claude. Ils gagnaient bien. Mais quand la mère est décédée en 1865, tout a foutu le camp. Le Claude, il ne s'en est jamais remis. C'est elle qui menait la barque, la Marguerite, même qu'elle avait huit ans de plus que son mari. Après la Noémie a foutu la zizanie.

Elle voulait la ferme pour elle toute seule et le Charles, son frère, n'était pas contre. Il n'aimait ni trop les vaches ni les champs. Il aimait l'école. Après son certificat d'études, reçu le premier du canton, l'instituteur l'avait fait entrer à la Poste où il avait passé les concours. Directeur, il est devenu, paraît-il. Alors quand il a été nommé à Besançon, le père, le Claude déjà bien vieux et qui n'en pouvait plus de vivre avec sa fille qui ne se mariait pas et ne lui faisait pas de petits enfants, il est parti vivre chez son fils et y mourir, même qu'il est enterré là-bas, loin de sa Marguerite. Ici on n'a pas compris. C'est de la faute de la Noémie, elle ne l'a pas retenu. On a dit qu'il la craignait.

Quand elle a repris la ferme, La Noémie, elle avait alors 24-25 ans. Elle a un temps travaillé aux champs avec l'ouvrier, Paul qu'il s'appelait, Muller, son nom de famille. C'était un gars des Vosges qui

s'était embauché jeune chez les Roiron, il y a longtemps de ça. Il y est toujours resté, un fidèle celui-là et bosseur, et sérieux et costaud et gentil. Il faisait presque partie de la famille. On ne comprenait pas comment il pouvait s'entendre avec sa patronne. C'est encore un mystère. Il est mort il y a une vingtaine d'années. Il n'était pas vieux, tout juste cinquante-cinq ans. On l'aimait bien le Paul. Lorsqu'il y avait des fêtes, il venait jouer de la trompette. Le dimanche après-midi parfois on l'entendait, il devait s'entraîner ou alors il jouait pour son plaisir, pas pour sa patronne c'est sûr ... enfin peut-être, on ne sait pas.

Et quand le Paul est mort, la Noémie a tout arrêté à la ferme. Elle a loué les champs, vendu les vaches et aussi une partie des bois. Elle n'a gardé que la maison et un bout de jardin pour le potager. Ca faisait des sous tout ça ! Peut-être que le Charles, il n'a même rien eu. Elle a embauché la Simone, la bonne et l'a installée à la place du Paul. Elle avait quel âge, à l'époque, la Simone ? 25 ans peut-être, pas plus causante que sa patronne. Entre taiseuses elles devaient bien s'entendre ! Qu'est-ce qu'elle faisait la Noémie, sans travaux aux champs ni aux vaches et avec la bonne qui faisait tout, le ménage et la cuisine et le potager ? On ne sait pas. On disait qu'elle gérait ses sous parce qu'elle allait chaque semaine à Vesoul peut-être ou ailleurs, on ne sait pas. Voir qui d'ailleurs ? Son notaire peut-être ou son banquier. Pas un amoureux, ça se serait su ! Elle prenait sa calèche dès le matin et rentrait le soir souvent à la nuit, parfois le lendemain ou trois jours après. C'était un mystère cette femme-là, autant que son prénom,

Noémie. Pourquoi ce prénom rare et biblique dont on l'avait affublée ? Il signifie la grâce, la douceur, l'amabilité mais aussi la force, le courage et la volonté. Si ces trois dernières qualités l'habitaient certainement, elle devait bien cacher les autres. Son vrai nom c'était Marie. Qui avait décidé de la nommer ainsi ? Ses parents ? Son frère ? L'instituteur ? Elle-même ? On ne sait pas, on l'a toujours appelé Noémie. Elle a dû naître avec.

Dans la salle, il fait très froid. C'est bien pour la morte ! Les gens sont là à la regarder. Ils se serrent pour se donner un peu de chaleur. La pièce est peu éclairée, une fenêtre au-dessus du bac en pierre et on a laissé ouverte la porte d'entrée pour laisser entrer un peu de jour. Dehors, ça gèle fort mais on a un beau soleil d'hiver. Il n'y a aucun meuble, pas une chaise, seulement le cercueil posé par terre. Le couvercle est adossé au mur dans un coin à côté de la grande cheminée aussi vide que noire. Au fond on devine une porte ; elle doit donner dans les autres pièces. La femme du maire a dit que toutes les chambres sont vides, comme si tout avait été déménagé, pas un meuble, pas même un torchon, rien. Elle a dit que le ménage avait même été fait. Si ça avait été déménagé, on l'aurait su et même vu. Peut-être la nuit, discrètement car la maison est un peu à l'écart, plus loin que le cimetière. Peut-être que c'est la bonne qui a tout pris et que c'est pour ça qu'elle n'est pas là. La femme du maire a dit que la morte était nue en culotte et soutien-gorge dans le cercueil ouvert, avec une serviette couvrant son ventre et sa poitrine. Encore un mystère. Et qui c'est qui l'a mis dans le cercueil ? Qui c'est qui a

amené le cercueil et quand ? On a rien vu. C'est comme ça que le maire l'avait trouvée quand il est venu pour constater le décès que deux témoins avaient déclaré. C'était deux forestiers en affaire avec elle. On les connaissait bien. Ils avaient été prévenus par la Simone. Ils ont dit qu'elle était déjà comme ça dans son cercueil. Le médecin est venu et a déclaré la mort naturelle. Il a dit « mort subite, le cœur a lâché ». Comme pour la mère on a pensé.

Ils sont entrés. On a tous tourné la tête vers la porte. Un murmure a parcouru l'assemblée « C'est le Charles ». Il est entré le premier. Ah il est tout de même venu. C'est sûrement le maire qui l'aura prévenu, ou peut-être le curé. Il ne semble pas si vieux ! Il les porte bien ses soixante-treize ans ! Et puis bien mis avec un grand manteau gris et un chapeau noir qu'il tient à la main. Il n'a plus beaucoup de cheveux, pas comme la morte. Une jeune femme le suivait, toute de noire vêtue mais pas de voilette. Ce n'est pas sa femme tout de même ! En tout cas il n'a pas changé, le Charles, toujours très droit, bien mis et poli. C'est un monsieur. Il a salué l'assistance en hochant la tête et ils se sont placés devant le cercueil. Ils sont restés ainsi un long moment à fixer la morte, puis ils se sont écartés comme pour laisser la place à d'autres, et se sont glissés parmi les gens. Comme on le regardait avec insistance, il a murmuré à sa voisine : « Nous sommes la famille, je suis Charles le frère et avec moi c'est ma fille, Rose ». Un chuchotement a alors troublé le silence de la pièce : « C'est qui ? ... Hein ? ... Ah ! Le Charles ... et qui ? ... Quoi ? Sa fille ? Ah ! Sa fille ... Rose il a dit ... ah », puis le silence

est revenu, chacun se tournant à nouveau vers le cercueil. Le Charles, voilà longtemps qu'on ne l'avait pas vu, plus de 30 ans quand il était venu chercher son père. Même qu'avec la Noémie ils ne s'étaient alors même pas causés !

Le curé s'est avancé pour bénir la morte quand soudain, comme une longue plainte, une musique a envahi la salle. Cela venait d'un coin de la pièce dans l'ombre, des notes tristes et légères que pleurait un violon. C'était beau. Le curé a suspendu son geste. Toute monde s'est tourné vers où venait la musique. On ne voyait que la tête du violon, des petits doigts très fins qui pinçaient les cordes et une main qui faisait lentement glisser un archet. La mélodie dura deux ou trois minutes, puis elle s'arrêta et le silence à nouveau s'installa. Un enfant blond, peut-être 10 ans pas plus, est sorti de l'ombre, un violon sous son bras, l'archet au bout d'une main. Il a aussitôt quitté la salle sans un mot ni un regard vers la morte. Dans l'entrée avec le contrejour du soleil, il semblait un ange. Dehors un homme l'attendait, ils sont partis ensemble. On ne les a jamais revus. Personne ne les connaissait.

Avec cette belle musique, on est resté suffoqué, tétanisé. Le curé a été le premier à se ressaisir. Il a achevé la bénédiction et a donné l'ordre de fermer le cercueil. On l'a mis sur le corbillard pour le cimetière. La défunte n'avait pas souhaité de messe, juste une bénédiction, a t'il dit prenant la tête du cortège suivi de Charles et de sa fille et d'une dizaine de personnes. D'autres qui n'étaient pas dans la salle, se sont joints au groupe, d'autres encore se sont signés à son

passage, d'autres enfin se sont contentés de saluer en baissant la tête ou en soulevant leur chapeau. Au cimetière la fosse avait été creusée, en bas dans le coin à gauche, un peu à l'écart des autres tombes. Après une dernière bénédiction, le cercueil fut descendu puis chacun défila devant le trou que l'on recouvrit bientôt de terre. Un des fossoyeurs planta une petite plaque de bois Marie Roiron 1841 – 1911. Il n'y avait pas de fleurs.

Chacun se retira en silence, Charles et sa fille revinrent à la ferme familiale dont ils fermèrent la porte à clé. Une calèche les attendait. Pas de repas. Les hommes se sont retrouvés au café. Les femmes sont restées dehors pour parler entre elles, puis chacune est retournée à ses occupations.

Bientôt le vent et les intempéries eurent raison du monticule de terre et de la plaque de bois. Toute trace de Marie Roiron s'est, au fil des ans, effacée. On n'a même plus su où elle avait été enterrée. Seuls restèrent dans les archives de la mairie ses actes de naissance et de décès. On oublia peu à peu la Noémie dont le souvenir, comme sa tombe, disparut au fur et à mesure des mémoires qui s'éteignaient au fil de la vie qui continuait.

*

Simone raconte - Septembre 1912 – Vauchoux (Haute Saône)

Le Charles Roiron, il est mort. C'est dans le journal d'hier. 20 mois après sa sœur, ça ne traîne pas chez eux. Je l'ai vu c'était chez le

notaire à Port sur Saône, il y a un an de ça. C'était pour régler la succession de la Noémie. Il avait l'air fatigué et était pressé d'en finir. Tous ces papiers que le notaire lisait avant de nous faire parapher, comme il a dit, puis signer. Le Charles, il avait l'air surpris de me voir là. Il a demandé qui j'étais et ce que je faisais là. « C'était l'employé de maison de votre sœur Marie » a dit Maître Chanut, « elle est intéressée à sa succession ». Intéressée ? Pas plus que ça, moi je connais toute l'histoire. Je venais là seulement pour toucher mes sous.

Maître André Chanut, je ne l'avais jamais vu, pas plus que le Charles. Je ne connaissais dans cette famille que la Noémie, ma patronne. Intéressée, comme il a dit, ça, oui. 50.000 francs que ma patronne m'avait promis. Le Charles, ça l'a surpris une telle somme « C'est beaucoup pour une employée de maison » il a dit. Mais le notaire a confirmé « C'est sur le testament de Marie Roiron ». La Noémie a tenu sa promesse. Moi aussi j'ai tenu la mienne. C'était quoi cette promesse ? C'était de ne rien dire, alors je ne vais pas dire. Bon maintenant qu'elle est morte et aussi le Charles, ç'est peut-être plus pareil. Elle ne m'avait pas dit de me taire aussi après sa mort, mais elle ne m'avait pas non plus dit de le dire. Je suis comme ça, toujours indécise. Et si je dis, je dirai quoi ? Qu'il m'a fait pleurer, ce gamin, le petit violoniste, à l'enterrement de ma patronne. Pleurer ? Mais on ne t'a même pas vue, qu'ils diraient les gens de Grattery. Et alors ? J'étais pourtant là, cachée, derrière la porte, oui celle au fond de la salle, la porte qui mène aux chambres. J'ai tout vu, tout entendu même que c'est le Charles qui est arrivé le dernier et qu'il était avec sa fille,

Rose qu'ont murmurée les gens ! Même que j'ai vu le Marcel qui regardait partout. Mais que c'était beau ce qu'il a joué, cet enfant. Ah la Noémie, elle aurait aimé entendre ça. Peut-être qu'elle l'a entendu. Avec cette femme-là, même morte, tout est possible. Cet enfant, je sais qui il est. Même que c'est son papa qui l'a emmené quand il est sorti la salle. Et même que lui aussi je sais qui c'est, mais ça j'ai promis de ne pas le dire.

C'est pour ne pas dire que je suis restée cachée. C'est sûr, si j'avais été là, on m'aurait posé des tas de questions : comment La Noémie était morte, pourquoi elle était presque nue dans le cercueil, pourquoi il n'y avait plus rien dans la maison, et tout et tout, et à la fin j'aurai parlé, surtout après que le petit Roger ait joué de son violon. J'aurai craqué devant tout le monde. Alors je suis resté cachée, longtemps. J'ai même vu le Charles revenir après l'enterrement pour fermer la porte à clé. Et après je suis restée à errer dans ces pièces vides. Je ne pouvais pas partir. 35 ans que j'ai passés ici, alors, à plus de 60 ans, c'était difficile de tout quitter. Heureusement qu'à la ferme de Vauchoux le Joseph m'a prise à leur service. Il avait déjà les champs des Roiron, il a aussi pris la bonne. C'est une belle famille celle du Joseph, des gens rudes mais bien. Ils ont des sous eux aussi, un peu comme ça devait être du temps des parents de la Noémie. En tout cas c'est ce qu'on dit.

C'est moi qui l'ai caché dans le coin, le gamin, avant que tout le monde arrive. Il avait un peu peur mais il est resté sans bouger. Je lui

avais dit de commencer à jouer quand le curé commencerait à bénir la morte. C'est ce qu'il a fait, et c'était si beau ! Je ne l'ai pas vu sortir, je pleurais tant que je suis restée cachée. « On aurait dit un ange » ont dit les gens. Moi je sais que c'est un ange. Mais les gens ils ne pouvaient pas comprendre, ils ne savaient rien. C'était le secret de la Noémie et le mien aussi.

Son papa, c'est Jean-Claude. Il était venu le lendemain de la mort de la patronne. Elle est morte, un après-midi, elle était dans son fauteuil près de la cheminée. Elle s'est soudain levée puis d'un coup elle est tombée par terre. Boum, morte ! C'est lui que j'ai prévenu, enfin c'est pas moi mais c'est pareil. J'ai fait ce qu'elle m'avait dit de faire quand ça arriverait. Prévenir tout de suite le notaire, Maître Chanut à Port sur Saône. Il saurait quoi faire. Je l'ai fait, même que j'avais peur de laisser la morte toute seule. J'ai fermé la maison à clé pour que personne n'entre. Et le lendemain matin, très tôt, le Jean-Claude est venu. Je ne l'avais jamais vu mais j'ai tout de suite deviné qui il était. J'avais préparé la Noémie comme elle avait dit, ôter son froc et son éternelle blouse grise et la laisser avec seulement ses dessous et une grande serviette blanche pour couvrir son ventre et sa poitrine. Défaire ses cheveux qui étaient longs et les peigner. « Pas la peine de laisser pourrir mes habits au fond de ma tombe » elle avait dit. Elle n'était pas pingre, la Noémie mais elle n'aimait pas gaspiller et puis ça allait bien surprendre les gens du village quand ils viendraient. Ah, ah ! Cette seule idée la réjouissait.

De fait le Jean-Claude, il a été un peu surpris mais il n'a rien dit. A nous deux on a, comme elle avait dit, déménagé les meubles, le linge et la vaisselle dans la grange. Les gens ils ont dit qu'il n'y avait plus rien dans la maison, mais ils n'ont même pas été voir dans la grange. Ils ont pensé que j'avais tout volé parce que je n'étais pas là pour l'enterrement. J'aurais fait quoi avec tout ça. Je n'ai pas de maison moi, une petite chambre seulement chez le Joseph. Si ça se peut, il est toujours dans la grange ce fourbi. La maison a été vendue avec tout ce qu'il y avait dedans. On a tiré le cercueil qui était là depuis longtemps déjà dans un coin. J'ai tout bien nettoyé et on l'a ramené dans la salle. Le cercueil, c'est la Noémie qui l'avait ramené un soir, « Comme ça quand je mourrai tout sera prêt » avait-elle dit, « pas besoin de courir à droite et à gauche, pas besoin que les gens s'occupent de moi. Tu auras tout sur place. Ah ah ! ». Elle avait tout prévu la patronne même de mettre le cercueil au milieu de la salle, par terre. A nous deux avec le Jean-Claude on l'a mise dans le cercueil et puis c'est tout. Il est parti dans l'après-midi. Il n'a rien pris. Je voulais le faire manger mais il n'a pas voulu, seulement boire de l'eau, il a dit. Il a dit qu'il reviendrait le jour de l'enterrement avec son fils qui jouerait un morceau de musique. Mais il fallait que personne ne le voit, avait-il précisé. Je suis resté le soir et la nuit toute seule dans le froid avec la morte et le lendemain j'ai voulu prévenir le maire mais j'ai rencontré les deux forestiers. Ils venaient de temps en temps voir la patronne. Ils étaient en affaire. Alors je leur ai dit que la Noémie

était morte, ils sont venus voir et puis c'est eux qui ont prévenu le maire.

Le Jean-Claude, il ne voulait pas voir la famille m'avait-il dit. Alors il n'est pas entré le jour de l'enterrement. Il est venu le matin et m'a confié son fils Roger. Ah c'est bien son fils, ils se ressemblent et même que je leur trouve des airs de famille avec le Charles. Ça m'avait déjà frappé quand j'ai revu le Charles, l'année dernière, chez Maître Chanut. Bon ça ne veut pas dire qu'il est son fils mais les gens pouvaient penser qu'il était bien de la famille Roiron. Moi, je n'ai rien dit, mais les gens peuvent qu'en même le penser. D'ailleurs la Noémie elle a eu des enfants. Deux. Moi je le sais. Attention, je n'ai pas dit qui c'était, mais elle en a eu deux, un garçon et une fille. Elle ne voulait pas que les gens le sachent et qu'on voit qu'elle était grosse, alors elle le cachait sous sa longue blouse grise. Mais moi, quand je suis arrivée, j'ai vite vu ça. Entre femmes ce sont des choses qui se repèrent tout de suite. Je n'ai pas eu d'enfants mais ma mère en a eu onze, j'étais l'ainée, alors les grossesses, les accouchements et les bébés je connais. J'ai rien dit, bien sûr. Je me demandais qui pouvait être le père. J'ai pensé un moment au Paul, l'ouvrier qui venait de mourir, mais quand elle a été à nouveau enceinte, 3 ans plus tard, ça ne pouvait plus être lui. C'était un autre. J'ai pas non plus cherché à savoir, c'était son affaire, d'autant qu'elle n'a pas accouché à la ferme, ni appelé le médecin, ni jamais été malade. Ses bébés je ne les ai jamais vus. C'était un mystère.

Et puis un jour, un soir, il y a peut-être une dizaine d'année, elle m'a tout dit, comme ça, d'un seul coup, le besoin de parler peut-être, l'inquiétude, les regrets, le chagrin, je ne sais pas. Elle a dit qu'elle avait accouché d'un fils à Vesoul en 1876 et d'une fille, trois ans plus tard, à Lure. Les bébés avaient été placés dès leur naissance auprès de femmes veuves qui les avaient très bien élevés et éduqués. Elle payait pour cela. Ce sont des adultes maintenant, même que le garçon né à Vesoul, il s'est marié, a-t'elle dit, avec la fille du luthier chez qui il travaillait. Et il vient d'avoir un fils, a-t' elle ajouté d'une voix tremblante d'émotion, un petit fils pour moi, un ange, tu te rends compte, a-t' elle dit ! Puis elle s'est tue, le visage entre ses mains. Je crois qu'elle pleurait. C'était si extraordinaire de la voir pleurer, elle si forte et qui vous regardait de haut. Elle a repris ensuite, comme si elle se parlait à elle-même. Avait-elle seulement le droit de dire son fils et son petit-fils après les avoir abandonnés. Elle n'aurait pas dû. L'idée qu'elle, Noémie Roiron, soit fille-mère avec des enfants que leur père n'avait même pas reconnus, elle n'avait pas pu supporter une telle honte pour elle et sa famille. Pouvait-il les reconnaître, lui qui était un notable, marié à une femme d'une grande famille et déjà père de trois enfants ? Ils s'aimaient, disait-elle, elle l'aimait, il était le seul homme qu'elle ait jamais connu et aimé et maintenant il est mort. Elle avait fait passer leur amour avant celui de ses enfants et bien qu'ils se soient toujours aimés, elle regrettait ce choix égoïste.

Soudain elle prit conscience qu'elle parlait tout haut devant moi. Après m'avoir longuement regardé, elle m'a dit, je me souviendrai

toujours de ce moment extraordinaire « Simone ce que je vais te dire, tu ne dois le dire à personne. Promets le moi et je te donnerai 50.000 francs sur mon testament ». J'ai rien dit. Je n'arrivais pas à me rendre compte de ce qu'était cette somme. Elle s'est tue, elle m'a regardé encore, intensément, et a parlé. Son fils aîné c'est Jean-Claude, oui le Jean-Claude qui est venu le lendemain de sa mort et sa fille c'est Jeanne-Claudie, celle qui est né à Lure. Elle est parait-il infirmière-sage-femme et a épousé un médecin. Elle a dit son nom mais je ne m'en souviens plus. Elle avait choisi les mêmes prénoms, l'un masculin, l'autre féminin, en souvenir de son propre frère jumeau, Jean-Claude, mort un mois après sa naissance et qui lui avait manqué toute sa vie. C'était un ange a-t'elle dit. Le père des enfants, c'est, elle a hésité encore, son regard m'a à nouveau percé, puis c'est ... c'est, a-t' elle dit, Maitre Chanut, le notaire de Port-sur Saône. C'est lui, Antoine Brutus Chanut qui est mort il y a deux mois. Elle l'avait connu à la mort de sa mère pour régler les affaires de la famille et ils étaient tombés très amoureux l'un de l'autre. Elle avait 25 ans et lui 35. Elle était sa Marie, il était son Antoine, il n'y avait entre eux ni Noémie, ni Brutus. « Voilà tu sais tout, Simone, mais tu ne dis rien, jamais rien quelles que soient les circonstances ». Nous n'en avons plus jamais reparlé. Par moment quand elle me regardait avec insistance, j'avais l'impression qu'elle me répétait avec ses yeux cet ordre de ne jamais rien dire.

Voilà j'ai tout dit, et rien dit. Je suis comme ça à me parler à moi toute seule. Je n'ai personne pour parler. Je suis seule. La Noémie elle

m'avait au moins pour parler. Et je ne sais pas écrire. Il faudrait peut-être que je trouve quelqu'un et que je lui dise tout, pour qu'il l'écrive et que, sans que ce soit dit, ça ne se perde pas. Pas comme la tombe de la Noémie qui déjà avec la pluie et le mauvais temps, disparaît. J'y ai été deux fois et j'ai replanté le panneau de bois Marie Roiron 1841 – 1911, il avait glissé sur le côté. D'un coup de vent, il volait jusqu'aux tombes voisines. Je suis sûr qu'il serait resté debout et droit si on avait écrit son vrai nom Noémie.

Georges et Lucette racontent - Avril 2008 – Perpignan (Pyrénées orientales)

Et Georges rencontra Lucette. Tous les deux Roiron, l'un d'origine, l'autre par alliance et tous deux, bien qu'habitant à Perpignan, francs-comtois. C'était inévitable entre deux passionnés de recherches généalogiques travaillant sur le même patronyme. Lucette, mère d'un violoncelliste, professeur au Conservatoire de Perpignan, lui a dit que son mari avait un grand-père musicien, Roger Roiron, né à Vesoul, lui-même, selon ses investigations, fils d'un autre Roiron, Jean-Claude également né à Vesoul mais dont on ne connaissait que le nom de sa mère, une certaine Marie Roiron, mais rien de son état-civil ni du père « inconnu » de l'enfant. Tout ce qu'elle savait était que ce Roiron là avait été porté « disparu » en 1915 pendant la bataille de Verdun. Entre « inconnu » et « disparu » avait-elle dit, les hommes de ce côté de la famille ne collaborent pas beaucoup aux recherches généalogiques ! Elle avait cependant ajouté que ce grand-père, Roger

Roiron, violoniste de métier, avait dit qu'enfant il avait donné son premier concert, très court, du Mozart avait-il précisé, lors des obsèques d'une dame dans un petit village non loin de Vesoul. Il ne se souvenait ni du nom de la dame ni de celui du village.

De son côté Georges avait découvert l'existence de Marie, la sœur de Charles Roiron, son arrière-grand-père, celui-là qui, né à Grattery, était Directeur des Postes à Besançon. Et c'est en consultant à la mairie de ce petit village de Haute Saône l'acte de décès de Marie Roiron qu'il avait lu « Marie Roiron, dite Noémie ». Sa grand-mère lui avait un jour dit qu'elle était allée à l'enterrement d'une tante qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Quelle n'avait pas été sa surprise de pénétrer dans une maison glaciale et complètement vide sauf le cercueil par terre. Cependant Georges ne se souvenait pas qu'elle ait évoqué le nom de sa tante ni la présence d'un jeune violoniste.

Alors nous sommes probablement cousins avait conclu Georges, enthousiaste, lui plaçant une bise sonore sur chaque joue. « Voilà la famille réconciliée, je descends de Charles et vous, du moins votre mari, probablement de sa sœur Marie ! Après les postiers, l'arbre généalogique familial vient de s'enrichir d'une nouvelle et belle branche de musiciens ».

Ils devinrent tout à fait cousins quand, sur proposition de Lucette, ils allèrent ensemble voir à Port sur Saône Maître Pierre Chanut le notaire de l'office où avaient été enregistrés les actes relatifs

à la succession de Marie et à la vente de la ferme de Grattery. Georges avait retrouvé son nom dans des papiers de famille. « On est notaire de père en fils chez les Chanut, avait dit Pierre, fils d'André, et petit-fils d'Antoine Brutus Chanut, fondateur en 1835 de l'office notarial familial et ce sera mon fils Julien qui bientôt me succédera, avait-il ajouté ». Maître Pierre Chanut avait fait ressortir les actes en question, l'un relatif à la liquidation des biens de la famille, la vente de la maison, des champs et des bois, l'autre concernant la succession personnelle de Marie Roiron. « C'est je crois l'acte relatif à Marie qui vous intéresse, avait-il dit avec un rien de malice dans le regard. Evidemment. Eh bien précisa-t' il ce document est surprenant. D'une part votre parente a réservé une somme importante, 50.000 francs de l'époque, à son employée de maison, une certaine Simone Trucat, laquelle a encaissé ladite somme le jour même de l'ouverture de son testament. D'autre part, votre parente dit que son héritage doit être partagé à égalité entre ses héritiers directs, dont elle ne précise pas les noms mais que Simone Trucat pourra révéler. Interrogée, celle-ci a refusé de parler, disant s'être engagé auprès de sa patronne à se taire et que c'est même pour cela qu'elle a reçu 50.000 francs. On n'en sortait pas et on n'en est pas sorti, si bien que l'argent a été finalement, comme le veut la loi, versé aux Finances publiques ».

« Mais, nous on le connaît son héritier » s'est écrié Lucette, brandissant la photocopie de l'extrait de l'acte de naissance de Jean-Claude. Maître Chanut a souri disant qu'il connaissait ce document, mais s'il a dit « ses héritiers », c'est qu'il y en a au moins deux,

ajoutant que Marie Roiron précise « ses héritiers ». Il avait lui aussi cet extrait d'acte de naissance mais aussi celui d'une certaine Jeanne-Claudie née à Lure en 1879. Ces deux documents, a-t'il poursuivi, ne prouvent malheureusement rien, sinon que la mère de ces enfants est bien une certaine Marie Roiron sans autre précision d'état-civil et dans les deux cas il est mentionné « père inconnu ». Des Marie Roiron en âge d'avoir des enfants sur la période, il y en a plus de 30 rien que sur le département, a-t'il ajouté. Roiron est un nom très courant en Franche-Comté. En tant que notaire de la famille, il avait fait des recherches, mais sans aucun résultat probant, sinon ...

Sinon quoi ? a demandé Georges. Sinon ... que si ces enfants sont bien ceux de Marie Roiron, mais laquelle ? Et que leur père est peut-être ... Qui ? a vivement questionné Lucette ... Eh bien ... probablement mon propre grand-père, Antoine Brutus Chanut, ABC pour la famille et les amis. Comment ça ? se sont exclamés ensemble Lucette et Georges ... question restée un temps sans réponse avant que Pierre Chanut précise « Mon père m'a dit le jour où on a reversé aux Finances publiques l'argent de la succession de Marie que son père, ABC, avait eu une liaison pendant de nombreuses années avec une dame, non mariée, riche et de bonne famille ». A la mort d'ABC, il avait retrouvé dans ses papiers personnels outre les extraits d'acte de naissance déjà cités, une sorte d'agenda-journal qu'il tenait. Il y était noté les adresses de ces deux enfants, des renseignements sur les dames qui les élevaient, des dates sans doute de rendez-vous avec Marie, seul nom mentionné mais sans autre précision, ni de nom ni de

lieu. Ce document porte des dates allant de 1875 à 1896, date de sa mort, une liaison de plus de 20 ans, on peut supposer que ce n'était pas une passade ! Toutes ces pièces ne sont juridiquement que des indices. Elles n'apportent aucune preuve. Mon père m'a révélé tout cela quand la succession de Marie Roiron a été définitivement liquidée au profit des Finances publiques. Par respect pour ces amants, l'agenda a été, à cette occasion, détruit ».

Maitre Chanut a regardé successivement Lucette et Georges, s'excusant de ne pouvoir plus les aider. « De toute façon l'affaire est close ». Et cette Simone, Trucat vous avez dit, elle a des descendants, ils savent peut-être quelque chose, tenta Lucette. Rien répondit Maître Chanut, elle n'avait pas de descendant. Elle est morte à 75 ans, vieille fille célibataire, un peu folle, soliloquant sans cesse une sorte de charabia auquel personne ne comprenait rien ni ne prêtait attention car disait-elle « elle ne devait rien dire ». Nous avons vérifié, vous pensez-bien, a précisé le notaire, ajoutant qu'après enquête de son père, Jeanne-Claudie, l'autre enfant de Marie Roiron, était devenue infirmière-sage-femme et qu'elle avait épousé un médecin parisien du nom de Martin. Amen, la messe est dite a pensé Georges !

Ils sont repartis à Perpignan comme ils étaient venus mais avec un problème de plus, celui de cette Jeanne-Claudine qui avait fait brutalement irruption dans l'arbre généalogique de la famille. Après les postiers, les musiciens voici l'entrée discrète pour le moment du corps médical.

En arrivant chez lui Georges trouva une lettre de la mairie de Grattery. Un plan du cimetière datant de 1920 avait été retrouvé, précisant que l'endroit de la tombe de Marie Roiron avait été identifié, dans l'allée en bas et à gauche. Il portait désormais le code 47A1. S'il le souhaitait Georges pouvait faire, avant Janvier 2011, une demande de concession perpétuelle et le cas échéant y installer une stèle funéraire. A défaut, les restes de la défunte seraient extraits pour être placés dans la fosse publique et la tombe proposée pour une autre sépulture.

Outre la concession perpétuelle aussitôt demandée, Georges décida de se consacrer, malgré tout, à la réalisation de l'arbre généalogique des descendants de Claude et de Marguerite Roiron, quitte à ce qu'il y ait des trous. Il avait dans l'idée de réunir tous les membres de cette famille pour inaugurer le petit monument funéraire qu'il voulait faire construire sur la tombe de Marie Roiron, dite Noémie.

Mais avant cela il entreprit d'écrire, sous la forme d'une nouvelle, l'histoire de Noémie. Cette idée le poursuivait depuis longtemps. Elle lui était venue quand sur les conseils du maire de Grattery, il avait interrogé un vieil homme du village qui s'était exclamé « Ah la Noémie, disait mon père ». Ces seuls mots, il ne se souvenait de rien, et le ton sur lequel ils avaient été dits, nimbaient d'incompréhension et d'admiration tous les mystères et ambiguïtés de la vie de cette femme. Plus tard, passant par Vauchoux, toujours en

quête d'informations sur son insaisissable et mystérieuse parente, il avait, comme on cueille une fleur sur le bord du chemin, entendu les murmures de Simone Trucat qui, à force de répéter son histoire, avait embaumé l'air du village de sa promesse de ne jamais rien dire.

*

* *

Philippe Dubreuil